



JEAN-PAUL  
DESPRAT

# Le Guerrier Philosophe

*Mémoires apocryphes du prince  
Eugène de Savoie*

ROMAN  
SEUIL



LE GUERRIER  
PHILOSOPHE



*JEAN-PAUL DESPRAT*

# LE GUERRIER PHILOSOPHE

MÉMOIRES APOCRYPHES  
DU PRINCE EUGÈNE DE SAVOIE  
(1663-1736)

roman

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX<sup>e</sup>*

ISBN 978-2-02-139173-2

© Éditions du Seuil, juin 2020

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Himmelfortgasse, 26 décembre 1735

*Cher Andreas,*

*Tu m'as parfois demandé de te narrer quelques-uns des épisodes marquants d'une vie déjà longue... Soixante-douze ans depuis quelques semaines ! Te rends-tu compte ?... Le grand âge, je l'éprouve un peu plus chaque matin, est un pesant cadeau du Ciel mais je suis né si chétif et j'ai tant exposé mon corps fragile à la mitraille que cette longévité est un miracle de la Providence. C'est le triste privilège des princes, puisqu'ils sont nés pour ainsi dire sous le regard des chroniqueurs, que de ne pouvoir arranger le récit de leur vie à leur guise. Il leur est, de ce fait, impossible de cacher leurs faiblesses. Voilà pourquoi d'ailleurs, lorsqu'ils se risquent à parler d'eux, ils donnent presque inmanquablement l'impression de vouloir se justifier. Pour te satisfaire, Andreas, il me va falloir forcer mon naturel et passer par-dessus le peu de goût que j'ai toujours eu à me mettre en scène. Je déteste en effet les bavards qui, à l'heure de quitter ce monde, s'emploient à dresser le monument de leur gloire. Or, comme tu sais, j'ai déjà failli à cette belle résolution en acceptant de dicter cet hiver à Koch, mon secrétaire, qui m'en priait tous les jours et à qui je ne puis rien refuser tant il s'entend à parer avec tact aux calamités de ma vieillesse, quelques anecdotes à mon sujet. Mais je ne lui en ai dit qu'autant que je voulais bien lui en dire et sans jamais lui livrer les secrets de mon âme.*

*À ton égard je n'userai d'aucun de ces artifices, je ne chercherai pas non plus à m'envelopper de mystère. Je ne te cacherai ni les faiblesses ni les doutes qui ont accompagné une carrière qui, trop longtemps, ne m'a permis de contempler le vaste monde qu'au travers de la fumée des canons. Je m'efforcerai d'être aussi sincère que tu l'as été en t'attachant à moi d'un cœur aimant malgré le demi-siècle qui nous sépare ; je paierai d'exactitude ce cadeau inespéré que tu as fait à ma décrépitude. Je pense y parvenir plus facilement en t'écrivant plutôt qu'en te déroulant chaque jour, de vive voix, tête à tête, un récit de mon existence encombré de redites. Les paroles s'embarrassent, les écrits peuvent se raturer et se recommencer jusqu'à traduire assez précisément la pensée de leur auteur.*

*L'idée de ce travail m'est venue cette nuit pendant la messe de la Nativité. Je voulais te faire un cadeau différent des babioles que l'on offre sans grand effort d'imagination à un jeune homme qui a du goût. Lori\* à qui j'en parlais tandis que je sortais à son bras de la chapelle – elle est seule, comme tu sais, à n'ignorer rien de l'affection que je te porte – a estimé qu'il serait bon que tu puisses lire en français ce narré d'une existence singulière puisque rien, tout d'abord, ne paraissait me destiner à mener l'étonnante carrière qui fut la mienne. Elle pense aussi que ce sera pour toi un apprentissage de la langue de Malherbe et de Boileau moins aride que la lecture suivie des Essais de Montaigne que nous déroulons ensemble, chaque après-dîner, depuis l'été. La comtesse est une femme de tête et je n'ai jamais eu à me plaindre de ses avis. Elle s'inquiète de mes nuits sans sommeil, occupées tout entières à rouler des idées noires. Elle m'a suggéré de rassembler les différents épisodes de ma vie par courts chapitres et de m'astreindre à n'avoir dans mon exposé aucun scrupule de bienséance. En somme, parce qu'il s'agit d'écrits destinés à rester confidentiels, d'être naturel.*

*Je vais donc m'attacher à dévider la quenouille de mes souvenirs qui, à cette heure, font un terrible bric-à-brac dans le grenier d'une mémoire saturée par l'histoire des principales batailles que se sont*

\* La comtesse Éléonore von Batthyány-Stratmann, confidente d'Eugène.



*livrées les hommes depuis Darius et Alexandre. Je pourrais te narrer par le menu les défaites ou les victoires subies ou remportées par les plus grands capitaines de leur temps. En effet, aussi loin que remontent mes souvenirs, ce sont les chroniques de Thucydide, Salluste et Villehardouin que je demandais à mes nourrices de me lire par préférence aux Contes de la mère l'Oye. Elles s'effrayaient d'ailleurs toutes qu'un enfant qu'on destinait à l'Église – et d'une constitution si faible qu'on le pensait incapable de vivre longtemps – voulût engranger dans sa cervelle un tel fatras de hauts faits et de désastres. Tel fut le premier modeste étonnement que je procurais au monde. Tel fut aussi le début du catalogue que je commençais de dresser dans ma mémoire des erreurs à ne pas refaire et des exemples à suivre dans les batailles qui allait être le fil d'Ariane de mes succès futurs.*

*Tu me connais suffisamment, cher Andreas, pour savoir que je ne diffère jamais l'exécution d'une chose décidée. Me voici donc, à ma table de travail, en robe de chambre. Le soleil n'a pas commencé à effleurer la sphère dorée qui soutient la croix au sommet de la flèche de la cathédrale Saint-Étienne et tu dors encore – bienheureux es-tu ! –, de l'autre côté de la cour, dans tes appartements, où je ne discerne pas la plus petite lumière.*

*Mais par quel bout attraper la chose ? J'ai bien conscience qu'à ce récit – qui ne pourra éviter de dérouler la litanie des batailles auxquelles j'ai pris part puisque trop longtemps, hélas, mon existence ne s'est coulée que dans la guerre – je dois donner un autre ton que celui, sec et laconique, des dépêches rédigées au soir des victoires à l'adresse de mon empereur, sur la peau des tambours... Il me faut inventer un style neuf pour pouvoir y parvenir en m'inspirant de l'idée que j'ai depuis toujours de l'harmonie en musique... Les plus beaux chants s'enroulent autour de l'âme comme la liane, et pour moi, ce matin, c'est à cette douce fusion que je songe, car, vois-tu, depuis quelques heures, rien ne m'occupe plus délicieusement l'esprit que ce projet de me découvrir à toi, jour après jour, au travers de ces quelques lettres.*

*Pourtant, à l'instant de tremper ma plume dans l'encrier, je suis, devant ma page blanche, comme Léonardo, le violoniste napolitain, lorsqu'il vient improviser quelque courte pièce pendant nos soupers... Il lui faut chaque fois accorder son instrument pour trouver la note juste... Le dé clic, diraient les mécaniciens !... En l'espèce, puisqu'il s'agit d'écriture, c'est sur un mot que je réglerai mon diapason et c'est encore chez Montaigne – cet auteur qui te semble parfois si difficile à appréhender – que j'irai le chercher. Ce mot sera celui de « diversité » qui, sous la plume de ce maître du cœur et de l'intelligence, signifie à la fois éclectique et contraire. Rien ne me paraît pouvoir mieux qualifier l'étrangeté de la succession des hasards et des contretemps qui m'ont mené jusqu'à toi.*

*Je donne aujourd'hui l'impression à ceux qui ne me connaissent que de superficie d'être conforme, compassé, taillé tout d'une pièce, comme si le militaire avait gommé en moi tout le reste : le prêtre que mon père avait voulu que je sois et dont j'ai porté la tonsure et le collet jusqu'à mes dix-huit ans ; l'artiste et le poète que je n'ai pu être qu'en secret ; le mécène, antiquaire et collectionneur qui, au dire des gens de goût, a amassé l'une des plus belles collections d'œuvres d'art à ce jour en Europe ; le constructeur de palais et de casinos qui font l'admiration des voyageurs, enfin l'être passionné qui s'est réveillé dans sa vieillesse quand il t'a aperçu pour la première fois, à la Hofburg, il y a dix mois à peine... Moi, plus que septuagénaire ; toi, dans l'insolente fraîcheur de ton vingtième printemps !*

*Je suis sans contexte autrichien de cœur, par fidélité aux trois empereurs que j'ai servis. Pourtant, dire d'où je viens vraiment ne me paraît pas facile. D'Italie ? Sans nul doute, parce que la fortune de la famille de ma mère tient au génie d'un homme exceptionnel, le cardinal Mazarin, mon grand-oncle !... De la maison de Savoie, à califourchon entre la France et l'Italie ? Sans conteste aussi, puisque mon père provient de cette race souveraine ! De France ? Non moins assurément parce que, par ma grand-mère, Marie de Bourbon, qui m'a en partie élevé, je tiens à la lignée illustre des descendants de*

LE GUERRIER PHILOSOPHE

*Saint Louis ! Il me faut donc, avant de parler de moi, commencer par tenter de recoudre ensemble les pièces de cet habit d'Arlequin que la destinée a jeté sur mes épaules.*

*Eugenio von Savoye\**

\* Eugène, prince de la diversité, aimait à signer ainsi, mélangeant italien, allemand et français.



PREMIÈRE PARTIE

LA COLONNE  
DES SORTILÈGES



## Comment je tiens par ma grand-mère aux princes de Bourbon

Quand j'étais le jeune homme blanc de mine et débile de corps que je fis si longtemps en France, entre mes cinq et mes douze ans, ma mère redoutait qu'un spectre vînt gâcher l'ordonnance des fêtes brillantes qu'elle donnait chaque soir, à deux pas du Louvre – des galas dont mes quatre frères aînés, aux carrures d'Apollon, faisaient tout l'ornement –, et me cachait chez ma grand-mère.

Cette vénérable femme, Marie de Bourbon, mère de mon père, possédait une vaste maison des champs à Bagnolet et, depuis là, des hauteurs de Ménilmontant, se pouvait découvrir tout Paris.

Juché sur un mur du parc, mon petit chien dans une poche, des biscuits dans l'autre, j'apercevais fort distinctement la colonne astrologique qui se dresse, en plein cœur de la ville, dans l'une des cours de l'hôtel de Soissons où je résidais habituellement. Et, parce qu'à cette époque je magnifiais sottement les plaisirs mondains dont j'étais exclu, je dévorais mon amertume. Cette aïeule est celle qui m'a le mieux parlé de son père, Charles, et de son frère, Louis, seuls représentants mâles de la première maison de Soissons dont les titres et honneurs, en déni des règles successorales françaises, devaient être, bien qu'elle procédât d'une race étrangère, accaparés par ma famille paternelle.

Le récit de cette usurpation qui me rendit au quart prince de France vaut d'être rapporté.

Ce comte de Soissons, père de ma grand-mère, Marie de Bourbon, était le quatrième et dernier fils de Louis, premier prince de Condé. Celui-ci était l'oncle paternel d'Henri IV, le chef du parti huguenot, et il était mort en héros à Jarnac, en 1569, après s'être sacrifié pour permettre à l'armée de Coligny de se sauver. De son premier mariage avec Éléonore de Roye, il avait eu Henri qui devait lui succéder comme prince de Condé et demeurer toute sa vie calviniste acharné, ne cessant jamais d'embarrasser le roi, son cousin, même après qu'il eut signé l'édit de Nantes. De son second mariage avec Françoise d'Orléans – huguenote quand il l'épousa, mais qui ne tarda pas à se faire catholique –, le héros de Jarnac avait eu trois garçons : le prince de Conti, le cardinal de Bourbon – qui deviendrait le « Charles X » de la Ligue –, enfin Charles de Soissons, mon bisaïeul, qui n'avait que trois ans lorsque son père mourut et qui allait suivre le changement de religion de sa mère jusqu'à faire bientôt figure de chef de la mouvance catholique dans la famille de Bourbon.

Ce premier comte de Soissons est passé à la postérité pour avoir été l'un des hommes les plus avisés de son époque. Prince de la Renaissance, fier, orgueilleux, fastueux, il sut mener rondement ses affaires. Résolument papiste, il parut même quelque temps, aux yeux d'un parti médian qui aspirait au compromis, en capacité d'offrir une solution de moyen terme si le roi de Navarre – héritier de la couronne de France depuis 1584 – s'obstinait à ne pas vouloir changer de religion. Son ambition lui fit d'ailleurs penser que cette voie royale lui était ouverte et c'est pourquoi, espérant s'acquérir par là un surcroît de légitimité, il fit longtemps l'amoureux de Catherine, sœur unique du futur Henri IV. Mais ce projet échoua lorsque ce prince, devenu roi en 1589, se résolut peu après, et juste à temps, à se faire catholique. Dépité, mais resté jusqu'à la fin de sa vie fidèle et loyal sujet de la couronne, Charles finit par épouser Anne de Montaffié, issue d'une vieille lignée piémontaise qui lui donna trois enfants : Louis, qui devint en 1612, à sept ans, le second comte de Soissons ; Louise, duchesse de Longueville ;



enfin, Marie, ma grand-mère, qui devait mourir fort âgée alors que j'avais vingt ans.

Louis, non moins valeureux que son père, fut pour son plus grand malheur dévoré tout au long de sa courte existence par l'idée fixe d'abattre Richelieu qu'il regardait comme le persécuteur de la noblesse. Cette haine qui ne se pouvait raisonner le fit participer à presque tous les complots ourdis par Gaston, frère du roi Louis XIII. Réfugié chez le duc de Bouillon, à Sedan, entré avec lui dans une vaste conjuration qui menaçait de brouiller le jeu subtil que le cardinal de Richelieu menait aux confins de l'Empire en proie à la guerre de Trente Ans, il dut, en juillet 1641, à La Marfée, faire face à des troupes royales venues le mettre au pas.

Ç'allait être pour lui le jour de sa plus grande gloire... Mais aussi de sa mort !

Dans les premiers rais d'un soleil rouge qui dardaient d'éclats dorés sa cuirasse, il était apparu au petit matin sur le champ de bataille tel un dieu. Son port de tête altier, son regard perçant, son calme n'avaient jamais tant montré qu'à cet instant quel chef de guerre il aurait été s'il avait combattu au service de son roi et non par obstination féodale... Mais on était dans un temps où la *liberté folle* et les démonstrations d'une bravoure irraisonnée passaient aux yeux des hommes les plus déterminés pour la meilleure des écoles de guerre.

En moins d'une heure, il fut le maître du terrain. Les deux compagnies du roi qui lui étaient opposées avaient déjà plié, laissant derrière elles plus de cent morts quand il n'avait perdu, lui, qu'une dizaine de ses compagnons. Tournant, cabriolant, droit sur sa selle, toujours exposé à la mitraille, il eut alors l'idée funeste d'aller se camper sur une légère éminence pour savourer sa victoire. Parvenu là, s'aidant du canon de son mousquet, il leva, d'un geste qui lui était familier, la visière de son casque. Las ! Le coup partit et lui explosa la tête.

Ce fut aussitôt la panique. Le combat sur le point d'être emporté fut perdu. Par cet accident, Soissons procurait à Richelieu l'un de ses derniers et plus signalés triomphes. Le cardinal mourut en effet

moins de dix-huit mois plus tard, mais la haine du roi Louis XIII, qui survécut six mois à son ministre, se déchaîna contre la mémoire de ce cousin rebelle au point d'imaginer de faire à son cadavre exhumé un procès dans les formes en lèse-majesté.

Avec Louis, qui ne laissait après lui qu'un bâtard, aurait dû normalement s'éteindre la maison de Soissons. Les « princerics », en France, ne peuvent être que royales et subissent de ce fait les lois capétiennes qui n'autorisent de dévolution que par les mâles. Marie de Bourbon, ma grand-mère, et Louise, sa sœur – la future Mme de Longueville –, étaient héritières des biens de leur frère sans pouvoir en transmettre les honneurs et dignités ; elles n'en devinrent pas moins, dès lors, l'une et l'autre, du fait de leur immense fortune, les partis les plus convoités de France.

Mon grand-père paternel, le prince Thomas de Savoie, se mit sur les rangs et épousa Marie. Et c'est alors qu'il se devait observer que les rois de France, devenus absolus, pouvaient à leur gré s'affranchir des lois fondamentales du royaume, y compris de celles commandant à leur succession. Prince d'une branche cadette de la dynastie savoyarde – et donc issu d'une famille étrangère –, le prince Thomas, par un tour de magie que n'aurait pas renié le vieux Merlin, initié et conclu par les cardinaux de Richelieu et de Mazarin qui avaient intérêt à faire de lui l'allié de la France, allait, à la stupéfaction générale, être mis en position de ressusciter à son profit la dignité royale de comte de Soissons. Mais, cher Andreas, comme cette première lettre vient de me donner le goût des romans à épisodes, c'est dans celle qui va suivre que je m'en expliquerai.

Par mes pères,  
je descends de la montagne

Cher Andreas, tu m'as dit plus d'une fois que tout ce que j'ai accompli, l'épée à la main, n'appartenait qu'à moi et que je n'avais aucune reconnaissance à avoir à l'égard d'une famille et d'un clan qui m'avaient trop longtemps contrarié dans le désir que j'avais manifesté dès l'enfance d'embrasser la carrière militaire.

Tu as sans doute raison, mais, dans le monde tel que j'ai appris à le connaître, où le mérite, s'il n'est pas rehaussé d'un sang illustre, ne suffit jamais à lui seul pour se pousser aux premières places, j'avais, du fait de ma naissance, plus d'atouts que bien d'autres personnes. La fleur d'aubépine à laquelle tant de gens peu charitables me comparaient déjà, la pensant destinée à sécher en gratte-cul, n'aurait jamais pu éclore si elle n'avait été greffée sur une tige directement jaillie de Saint Louis et de Charles Quint. Né dans le petit aréopage des princes de l'Europe, voué d'abord à en occuper les derniers rangs, je n'ai eu qu'à bousculer quelques parents plus timorés que moi pour passer devant eux. Voilà qui d'emblée rabaisse singulièrement le poids de mes talents !

Il me faut commencer par dire quelques mots de cette lignée de Savoie d'où me vient la filiation des Habsbourg et dont je porte le nom et les armes : la croix blanche sur fond d'écarlate qui ornera

un jour prochain la grille de la chapelle où je reposerai dans la cathédrale de Vienne.

Les ducs de Savoie, confinés longtemps du côté français des Alpes, partageant leur séjour entre Annecy et Chambéry, avaient su, dès le XI<sup>e</sup> siècle, à la faveur du mariage d’Odon, leur chef de maison, avec Adélaïde de Piémont, se couler par la vallée de Suse jusque dans la plaine du Pô. La richesse incomparable de ces contrées les devait très vite arrimer à l’Italie. Telle fut la mue qu’ils achevèrent en 1562 lorsqu’ils transférèrent la capitale de leurs États à Turin, apportant avec eux de Savoie le suaire du Christ qu’ils détenaient depuis les Croisades.

Ces princes possédaient la finesse et la cautèle des montagnards. Juchés sur les deux versants des Alpes, tel le renard rusé, ils avaient su se garder à la fois des griffes de l’ours français et des serres de l’aigle impérial. Habiles à estimer les rapports de force, virtuoses en changements d’alliance, ils s’étaient toujours entendus, comme on dit à Paris, à tirer leur épingle du jeu. Ainsi, en 1558, mon quadrisaïeul, Charles Emmanuel I<sup>er</sup>, après avoir rallié Philippe II d’Espagne, fut mis en tête des troupes hispano-flamandes et il remporta sur le connétable de Montmorency la fameuse victoire de Saint-Quentin. Grâce à cet exploit d’un Savoyard en plat pays picard, le roi Henri II fut contraint de signer le traité du Cateau-Cambrésis qui, les guerres de Religion survenant, devait confiner la France pour plus d’un demi-siècle dans ses frontières et l’obliger à subir sur son sol plusieurs incursions étrangères.

Ce fut ensuite mon grand-oncle, Victor-Amédée – le petit-fils du vainqueur de Saint-Quentin –, qui, lassé des procédés violents des gouverneurs du Milanais contre lui, *tournant casaque* une nouvelle fois (j’aurai l’occasion de te dire bientôt, cher Andreas, pourquoi cette expression s’applique si spécifiquement aux ducs de Savoie), s’allia de nouveau avec les Français. Ce changement d’alliance fut consacré par son mariage avec Christine, fille d’Henri IV, princesse altière qui, désirant se faire passer pour plus pieuse qu’elle n’était, modifia insensiblement son prénom en celui de Chrétienne. Elle s’arrogea même, sans fondement aucun – elle qui, à la différence de

ses sœurs, reines d'Espagne et d'Angleterre, n'avait épousé qu'un duc –, le titre nouveau et incongru de Madame Royale.

Par un hasard extraordinaire, cette grand-tante est morte le lendemain du jour où je suis né. On lui doit les embellissements de Turin et l'ancrage pendant trois quarts de siècle du duché de Savoie à la France... Jusqu'à ce nouveau renversement de 1690 dans lequel je fus pour quelque chose.

Victor-Amédée, mort en 1630, Chrétienne s'était emparée du pouvoir à titre de régente. Elle devait, au nom de deux fils successivement – puisqu'un aîné devenu duc à la mort de son père mourut adolescent –, mener la Savoie et le Piémont d'une main de fer, si bien que lorsqu'elle mourut, le second de ces garçons, Charles-Emmanuel II, pourtant alors à quelques mois de ses trente ans, n'osait rien décider encore sans prendre son avis.

Les trente années tout au long desquelles la fille d'Henri IV exerça son autorité ne furent jamais tranquilles, car elle eut à faire face à la rébellion des frères de feu son mari : le cardinal Maurice et le prince Thomas de Carignan, mon grand-père. S'ensuivit une guerre civile – celle dite des Madamistes et des Principistes – qui se termina par de larges concessions faites à ces beaux-frères : des abbayes, des fiefs, des charges de l'État qu'ils accaparèrent ou firent donner à leurs partisans. Le cardinal Maurice, personnage hideux et débauché, ne barguigna pas alors à quitter l'état ecclésiastique pour épouser sa nièce, la seconde fille de Madame Royale, sa cadette de quarante ans, dont la dot le rendait riche au-delà du concevable.

Pour ce qui regarde mon grand-père, le prince Thomas, ce fut avec l'aide de Louis XIII, son frère, que Chrétienne fit avec lui son accommodement. Il consista à le marier à Marie de Bourbon, cohéritière des biens immenses du prince mort à La Marfée... Avec, en plus, le rétablissement en sa faveur du titre de comte de Soissons qui venait de s'éteindre du fait de cette disparition... La chose parut d'autant plus inconcevable que Thomas, outre qu'il ne descendait des Capétiens que par des femmes et qu'il ne pouvait donc hériter d'un apanage royal, avait jusque-là combattu dans l'armée impériale contre la France.

Sitôt marié, après avoir donc dû changer de camp, il fut mis à l'été de 1642 en tête d'une armée qui, depuis Turin, devait opérer pour le compte de Louis XIII en Milanais. C'est à cette occasion et, sous ses ordres, que le jeune Turenne fit ses premières armes. Malheureusement, ce grand-père était un piètre capitaine. En 1646, lors de la bataille d'Orbetello, en Toscane – l'un des plus étonnants affrontements de la guerre de Trente Ans, puisqu'il eut lieu à la fois sur terre et sur mer –, deux circonstances empêchèrent les Français de venir à bout des Espagnols : la mort du jeune amiral de Maillé, neveu de Richelieu, frappé d'un boulet en pleine tête au moment où il débarquait ses troupes et surtout l'incurie du prince Thomas qui, en dépit d'effectifs suffisants, ne parvint pas à interdire aux soldats de Philippe IV de se retrancher dans la citadelle de ce port.

Mes grands-parents, qui désormais se faisaient appeler prince et princesse de Carignan-Soissons, eurent six enfants dont quatre atteignirent l'âge adulte. L'aînée, Louise-Christine, épousa le margrave de Baden-Baden. Elle est la mère de Louis-Guillaume de Bade, mon cousin, né à Paris qui, bien qu'il fût mon aîné de sept ans, a été élevé en même temps que moi à l'hôtel de Soissons. Tu verras bientôt tout ce que je dois à ce cousin qui devait être mon plus constant soutien lorsqu'en 1683 j'arrivai à Vienne, sans y connaître personne.

Suivirent trois garçons : le premier, né sourd-muet, Emmanuel-Philibert qui, à la mort de son père en 1656, devint prince de Carignan. Il vécut à Turin et y mourut fort tard, en 1709. Je te dirai aussi toute l'importance qu'eut pour moi cet oncle qui, en dépit de ses infirmités, devait compter parmi les hommes les plus remarquables et les plus savants de son temps. Vinrent ensuite Joseph-Emmanuel qui, à la mort de mon grand-père Thomas, fut pendant quelques semaines l'éphémère second comte de Soissons de la nouvelle maison regreffée sur celle éteinte à La Marfée, puis mon père, Eugène-Maurice, qui en 1656, à la mort de cet aîné, fut le troisième prince de la maison de Savoie à relever ce titre.

## Ma part d'étrangeté vient d'Italie

Mais, me diras-tu, cher Andreas, tu ne m'as pas encore parlé de ta mère ! Je ne peux évidemment pas laisser ce sujet de côté et je vais donc à présent aborder le plus long et, à coup sûr, le plus étrange des chapitres qui préludent à l'histoire de ma vie.

Avec Olympe, ma mère, on en vient à la radieuse Italie, son pétillement, sa joie native, sa gaieté, mais aussi, parce qu'elle était nièce du cardinal Mazarin, à l'impudence, à l'audace et au génie de l'intrigue dont elle avait, plus encore que toutes ses autres sœurs ou cousines, hérité de cet oncle. Le cardinal que je n'ai malheureusement pas connu, puisqu'il est mort deux ans avant ma naissance, était assurément le prince des faquins, le frère des valets de comédie, le virtuose de la jonglerie du pouvoir, le plus parfait disciple de Machiavel et de Thomas More. Je t'ai déjà rapporté de vive voix quelques particularités de la vie de cet homme, diplomate du pape, successeur de Richelieu, négociateur avisé des traités de Westphalie qui, après trente ans d'une guerre européenne, devait, en 1648, ramener la paix et substituer l'hégémonie de la France à celle de l'Espagne. C'est lui aussi qui, en mettant au pas les frondeurs, brisa dans le royaume les dernières tentatives faites par l'aristocratie et la magistrature pour s'opposer à la toute-puissance de l'État royal.

Le jeune Louis XIV lui devait tout. Il ne devait pas se montrer ingrat.

Mazarin n'était peut-être pas d'aussi noble extraction qu'il voulut le laisser croire. Était-il pour autant petit-fils d'un meunier ? La rumeur en a couru mais, soit mépris, soit honnêteté, il n'a jamais pris la peine de la démentir. En tout cas, sa vie tout entière suffit à faire la démonstration qu'il est toujours possible en France, par de la ténacité et de l'intelligence, de se hisser au-dessus de la fatalité de la naissance. Il n'avait que vingt-huit ans la première fois qu'on entendit parler de lui. C'était en octobre 1630, à Casal, place forte du Montferrat sur laquelle j'aurai à revenir puisqu'elle est depuis des siècles, au nord de l'Italie, la cible des convoitises de la maison de Bourbon. Les Français et les Espagnols, prêts à en découdre, virent un beau matin surgir un jeune abbé botté mais en soutanelle, l'envoyé du pape Urbain VIII, qui caracolait sur un coursier fougueux entre leurs lignes, en criant : « *Pace ! Pace !* » Tel fut l'héroïque début d'une carrière qui devait tout entière ensuite, depuis la pénombre des cabinets, s'employer à conforter la prééminence française par une surenchère de ruses et de raisonnements entrelacés.

N'étant pas prêtre, Mazarin aurait pu avoir une descendance mais, reportant toute son affection sur ses neveux – ne mesurant plus dès lors sa réussite qu'à l'aune de l'élévation de son clan –, il préféra n'avoir pas de charge de famille pour mieux se consacrer aux affaires. Il avait deux sœurs. L'aînée, Marguerite, qui mourut la première, avait épousé le comte Martinozzi qui lui donna deux filles. La seconde, Hieronyma, fut mariée à Michele Mancini dont elle eut cinq filles et trois fils. Ces sept nièces, que la médisance eut tôt fait de baptiser les *Mazarinettes*, s'abattirent sur la France en deux vols successifs. Parurent d'abord les deux Martinozzi, Laura et Anne-Marie, flanquées de deux Mancini : une seconde Laura et Olympe, ma mère. Devaient suivre, mais plus tard, Hortense, Marie, Marie-Anne... Les trois autres filles de Hieronyma.

Tant Martinozzi que Mancini, ces filles étaient toutes brunettes, avec un teint de moricaude allumé par des prunelles de charbon. Ce fut la première marque de faveur inouïe de ces demoiselles que de faire trouver piquante une noirceur qui n'avait jamais été de mise



dans une cour où le goût n'était allé jusque-là qu'à la blondeur et aux yeux couleur du ciel. Les plus grands noms de France se mirent à les rechercher. Ce n'était pas innocemment, mais bien plutôt pour entrer dans la faveur d'un homme qui, une fois la Fronde mise au pas, avait continué de décider de tout tandis que le jeune roi ne songeait encore qu'à ses plaisirs.

Mazarin, tel le joueur avisé qui, au brelan, abat ses cartes en augmentant insensiblement la mise, s'employa à caser ses nièces. Commenant par l'aînée, il risqua une première incursion dans la famille royale. Mais ce fut à pas feutrés puisqu'il fit d'abord le choix d'une lignée bâtarde mais puissante. Depuis les comtes de Dunois, d'Angoulême ou d'Auvergne, parus bien avant les enfants, fruits de leurs amours, que devaient légitimer Henri IV et Louis XIV, c'était une tradition française qui scandalisait les autres cours d'Europe que ces manières de demi-princes, marchant un pas derrière les fils de France mais devant le reste de l'aristocratie. En dépit de la barre tombant à gauche qui, sur leurs armoiries, signalait leur bâtardise, ils avaient le privilège d'arborer les fleurs de lys. Ils étaient par-dessus le marché immensément riches puisque les rois, leurs pères – qui quelquefois d'ailleurs les chérissaient davantage que leurs enfants dynastes –, compensaient par de l'argent les dignités qu'ils ne pouvaient leur offrir.

C'est ainsi que Mazarin maria Laura Mancini au duc de Mercœur, fils aîné de César de Vendôme, fruit des amours d'Henri IV et de la belle Gabrielle. Un pas supplémentaire allait être franchi avec le mariage d'une seconde nièce, Anne-Marie Martinozzi, avec le prince de Conti, issu d'une branche cadette mais légitime des Bourbons. La seconde Laura – une Martinozzi – fut unie peu après, au détour d'une négociation diplomatique, à l'héritier de Modène.

De ce premier quadrige ne restait plus qu'Olympe, ma mère, pour qui le cardinal avait un faible parce qu'elle était la plus belle, la plus brillante, la plus fouguese de toutes. En février 1657, il la donna à mon père, troisième comte de Soissons de la branche de Savoie-Carignan dont je viens de narrer l'acrobatique arrimage à la famille royale de France.

Le roi venait d'avoir seize ans et il était galant. Olympe, d'entre toutes ces petites Italiennes, était celle qui s'était le plus vite faite à l'air de cour dont elle avait en un tournemain attrapé les postures et les façons. Dès qu'elle paraissait quelque part, on ne voyait plus qu'elle, de telle sorte que Louis XIV déploya sans tarder plus que de la simple politesse à son égard. Il résidait à cette époque au Louvre et, profitant des absences de mon père qui se trouvait à l'armée, il allait presque chaque après-midi la visiter... Cette promenade de cinq minutes était toujours joyeuse. Il s'y rendait à pied, entouré de ses amis, sans le grand concours de gardes du corps qui devaient par la suite l'environner en toutes circonstances. C'est ainsi que l'hôtel de Soissons, dont ma grand-mère, Marie de Bourbon, la douairière de Soissons occupait la moitié, y vivant elle aussi « à la grande », devint dès après le mariage de mes parents, la maison la plus gaie de Paris. Ce n'était là que fêtes et bals, dans une profusion d'équipages et de laquais à donner le tournis.

Le jeune roi y était aux anges, si bien que son empressement auprès d'Olympe devait vite donner lieu à de nombreux racontars. La reine Christine de Suède, qui résidait alors à Paris, s'émerveillait de voir un couple si bien assorti, jusqu'à s'étonner qu'ils ne se fussent pas mariés. Ce fut bien pis dans le voyage que fit le roi à Bordeaux où il demeura tout du long de ce trajet tête à tête avec ma mère, les rideaux de leur carrosse tirés. Certains ont prétendu qu'elle aurait été sa maîtresse dès avant son mariage et qu'elle le serait restée longtemps ensuite.

À la veille de sa mort, en 1661, tout juste avant ma naissance, Mazarin vivait au cœur de Paris. Il occupait le palais qu'il s'était fait construire, à sa démesure, sur un vaste terrain délimité, à l'est, par la rue qui depuis son ouverture en 1634 avait pris le nom de son créateur, le cardinal de Richelieu et, au sud, par celle des Petits-Champs. Il se trouvait ainsi presque à portée de voix de deux de ses nièces : Laura Mancini qui habitait l'hôtel de Vendôme – aujourd'hui détruit et à l'emplacement duquel a été élevée la

place Louis-le-Grand – et ma mère, Olympe, qui logeait à l'hôtel de Soissons, contre l'église Saint-Eustache.

Il avait entassé là ses trésors, en particulier ce qu'il avait fait acquérir en Italie par d'habiles commissionnaires qui s'entendaient à dénicher les plus beaux ouvrages en payant au plus juste prix. Beaucoup de ces chefs-d'œuvre provenaient des successions d'Este et de Mantoue, mais aussi des ventes des collections du roi Charles I<sup>er</sup> ordonnées par Cromwell. Ces merveilles, il m'a été donné de les voir enfant après que cette vaste demeure fut partagée entre deux de ses neveux : Philippe Mancini, fait duc de Nevers – seul survivant des trois frères de ma mère –, et Armand de La Porte de La Meilleraye, neveu de Richelieu, fait duc de Mazarin, après avoir épousé Hortense, l'avant-dernière sœur de ma mère. C'est lui qui, dans un accès de pruderie, devait un jour mutiler quelques-unes de ces sculptures dont il avait hérité : sexes d'Apollons, seins mignons de déesses et de nymphes, rien ne trouva grâce face à sa folie de bigot !...

Ces splendeurs accumulées par mon grand-oncle furent la première fascination de ma jeunesse, celle qui ancrà à jamais en moi le goût du beau et de la perfection dans les arts. Je me suis rendu bien des fois au palais de la rue des Petits-Champs pour les admirer à mon aise, seul ou en compagnie de mes condisciples et maîtres de l'Oratoire. Le vandalisme de l'oncle La Meilleraye avait déjà opéré mais, même saccagées, ces œuvres avaient gardé tant de puissance que – j'en suis à présent certain – elles furent le levain de ma vocation de collectionneur.

Lorsqu'à dix-huit ans je me suis avisé de renoncer à la carrière ecclésiastique, je ne suis devenu soldat qu'à défaut de pouvoir accomplir mon rêve secret qui aurait été d'être peintre ou graveur. Il est clair que la paix de l'Europe s'en serait mieux trouvée !... Plus tard, quand je fus jeté par force mais sans démériter dans le grand hourvari des batailles, les bienfaits que m'accordèrent les princes en récompense de mes services me permirent de satisfaire sur une vaste échelle la passion dévorante que j'avais pour les arts... Idée fixe qui m'a évité, j'en suis convaincu, de déchoir dans

des pulsions plus communes et plus vulgaires ! Et si, aujourd'hui, comme beaucoup le pensent, j'ai pu amasser un ensemble de toutes sortes de meubles, tableaux ou sculptures qui compte au nombre non pas des plus riches mais des mieux choisis de notre époque, c'est à ce goût subtil hérité de mon grand-oncle cardinal que je le dois...

Mazarin ne cessa jamais de désirer hisser sa famille aux premières places. En 1656, arrivèrent à Paris les trois dernières demoiselles Mancini. Pendant des mois, qui leur avaient semblé des années, elles étaient restées confinées à Aix, sous la garde de leur sœur aînée, Laura, la duchesse de Mercœur, dont le mari, par grâce avunculaire, avait été fait gouverneur de Provence. Le cardinal, dont le talent avait toujours été de ménager les transitions, avait attendu le moment propice – autrement dit que les quatre premières nièces fussent « rangées » – pour faire paraître les trois dernières dans le monde. Parmi elles, il était d'abord Marie, qui, quoique aînée de ma mère, avait été retenue en Italie ; venait ensuite Hortense, la pimpante Hortense dont la beauté et le piquant allaient rapidement faire des ravages et exciter la jalousie du reste de la couvée. Car non seulement elle épouserait La Meilleraye, mais elle hériterait de son oncle la plus grande part de sa fortune ainsi que son nom. Suivait Marie-Anne, la plus poétique, sans doute la plus étrange. Elle devait devenir duchesse de Bouillon et figurer bientôt en bonne place parmi les prévenues de la fameuse affaire des Poisons.

L'Europe entière connaît l'histoire de Marie Mancini dont le roi tomba éperdument amoureux sans jamais malgré tout en faire sa maîtresse ainsi qu'il avait fait de ma mère. Marie était pourtant la mal-aimée de sa famille. Ses parents la trouvaient rechignée, laide, sans grâce et, comme elle avait été la seule à oser se rebeller contre les rudes traitements que lui faisait subir Hieronyma, sa mère, c'est pour la punir qu'on l'avait obligée à passer à Rome quatre années de plus qu'Olympe. Elle y avait été serrée dans un triste couvent, au beau milieu des ruines de l'ancien forum, avec l'arrière-pensée qu'elle pourrait y demeurer et prononcer des vœux. Mais elle avait vite montré quel était son caractère en persuadant ces religieuses

qu'elle n'avait pas la vocation et, pire, qu'en la contraignant tant soit peu elle troublerait définitivement leur quiétude. Cette détermination lui avait finalement permis de faire à son tour le voyage de France.

La brusque passion du roi pour elle étonna tout le monde parce qu'elle était la plus noire, la plus petite, la plus frisée, la plus grassouillette de toutes les Mazarinettes. De plus, elle était affligée de bégaiement, baissait les yeux dès lors qu'on s'adressait à elle et ne répondait aux questions qu'on lui posait que par un rire un peu niais. Or, le roi fut touché en apprenant qu'elle n'avait cessé de pleurer et de prier pour lui, lors de la maladie qui l'avait conduit à deux doigts de la tombe, en 1658, à Calais. L'éclosion des grands sentiments – surtout chez des hommes qui n'aiment rien tant qu'être admirés – tient souvent à des riens. Dès son retour à Paris, Louis la considéra d'un autre œil. Ce brusque intérêt suscita aussitôt bien des jalousies et en particulier celle de ma mère. Mais la fière Olympe avait le don de porter son regard jusqu'à des horizons où celui des autres mortels se perd. Elle savait que les amours du plus grand roi du monde avec la nièce d'un homme qu'on prétendait plus que jamais être le descendant d'un meunier ne pourraient pas être heureuses longtemps... Même toi, Andreas, si peu soucieux de ces vieilleries, tu connais la suite de l'histoire : les larmes des deux tourtereaux, l'exil de ma tante à Brouage, face à l'océan dans lequel elle aurait voulu s'engloutir. Enfin, l'éloignement qui fit peu à peu son œuvre. Le roi se tourna vers d'autres amours et Marie épousa à Rome le connétable Colonne qui devait la rendre malheureuse.

## Les tourments de l'enfance

Mes parents eurent d'abord cinq garçons et je fus le dernier d'entre eux. C'est dire qu'Olympe, malgré un goût pour le plaisir qui la faisait chaque soir danser à en perdre la tête, pousser des piles d'écus sur les tables de jeu, mener trois conversations de front, avait su sans ciller verser le tribut que doivent ordinairement payer les femmes au mariage. Mais sa vaillance paraissait s'émousser puisque, après moi, venu au jour le plus chétif et le plus malingre de tous, ce furent trois filles qui complétèrent la couvée : Françoise qui ne vécut que trois ans, Marie-Jeanne, née en 1665 et enfin, en 1667, Louise-Philiberte ; des demoiselles destinées à connaître des existences des plus médiocres en dépit des efforts que je devais déployer par la suite pour adoucir leur sort.

Mon frère aîné, Louis-Thomas, naquit le 15 décembre 1657, tout juste neuf mois après le mariage de mes parents. Personne, à commencer par ma mère qui a toujours même paru en tirer une espèce de vanité, n'a positivement démenti les rumeurs qui faisaient de Louis XIV son véritable père. Devait suivre Philippe qui fut voué en naissant à l'Église afin de recueillir les riches bénéfices octroyés par l'oncle cardinal avant sa mort. Avec lui, la Providence n'avait pas abattu la bonne carte puisqu'il n'y eut sans doute jamais plus détestable serviteur de l'Église. Vint ensuite Louis-Jules, celui qu'on désigna du nom de chevalier de Soissons, jeune homme au sang bouillant, porté à la débauche, qui, après avoir causé assez de scandale à Turin puis à Londres, allait être tué à vingt-trois ans

dans un combat contre les Turcs, à Petronell-Carnuntum. Je t'en reparlerai à son heure, car cette mort fut à l'origine du brusque essor de ma carrière hors de France. Juste avant moi, enfin, naquit Emmanuel-Philibert, celui de mes frères dont je fus le plus proche par l'âge et par l'affection. Il fut titré comte de Dreux et devait mourir à quinze ans.

Je parus à mon tour le 18 octobre 1663 et d'aussi loin que remontent mes souvenirs, ils sont hantés par la fâcheuse impression que j'ai toujours éprouvée d'être né surnuméraire. La pérennité de la lignée étant assurée par les quatre précédentes naissances masculines, c'étaient des filles qu'on attendait à ma place pour nouer des alliances profitables au lignage. Cinquième mâle, j'étais irrévocablement destiné à embrasser la carrière ecclésiastique, mais Mazarin n'était plus là pour me doter. Les riches bénéfices qu'il avait répandus à profusion sur ses neveux avaient été tous empilés, chez nous, sur la tête de mon frère Philippe. Il ne me restait donc qu'à devenir curé de paroisse ou, si mon abnégation se portait jusqu'à avoir goût de la réclusion, moine !

Je possède aujourd'hui dix-sept abbayes, tant autrichiennes que savoyardes. Elles sont le prix de mes victoires... Je les ai toutes gagnées. Je n'ai hérité d'aucune !

Jusqu'à mes dix ans, j'ai grandi dans l'indifférence générale, au milieu du perpétuel hourvari des fêtes de l'hôtel de Soissons. À droite de la vaste cour de cette demeure, sitôt passé le porche monumental, chez Marie de Bourbon, ma grand-mère, ce n'étaient que réceptions à la solennité compassée où paraissaient les représentants des plus anciennes maisons de France et les plus éminents serviteurs de l'Église. Par contraste, dans l'aile gauche, chez ma mère – qui s'entendait à profiter des absences fréquentes de mon père pour donner ses fêtes les plus tapageuses –, il y avait bal presque chaque soir. Elle y lançait invariablement le branle au dixième coup de dix heures et les plus endurants danseurs ne repartaient qu'au petit matin, éreintés et repus, faisant dans la cour un fracas de tous les diables. Il ne se peut imaginer société plus bigarrée car, bien évidemment, il n'était pas au pouvoir d'Olympe

d'empêcher que, dans cette foule, ne se glissent nombre de gens peu recommandables. La musique était brillante, les éclairages éblouissants, les mets et les vins recherchés et, sur les tables de jeu, se poussaient des piles d'écus ou parfois même, lorsque les plus acharnés de ces parieurs n'avaient plus rien en poche, quelques diamants. C'est pourquoi, je crois, l'hôtel des comtes de Soissons, de ce temps-là, figurait assez bien l'enfer et le paradis tels qu'ils sont représentés aux porches des cathédrales : de la grandeur, du sérieux, de la dignité, chez ma grand-mère et, en face, le plus complet laisser-aller. Marie de Bourbon, qui n'avait jamais cessé de regarder comme indigne le mariage imposé par le cardinal de sa nièce avec son fils, n'en était que davantage confortée dans la détestation de sa bru.

Lorsque je fus adolescent, avec mon nez court et épaté qui laissait paraître deux vilains trous noirs en plein milieu du visage, ma bouche toujours ouverte qui découvrait mes longues canines, j'en vins très vite à faire une figure discordante dans ce chahut mondain. Le garçonnet à la mine chafouine, un brin bossu, affublé du petit collet qu'on avait ajusté à son cou le jour de ses sept ans, fut relégué chez lui et devint vite le plus transparent des fantômes de ce temple de la joie. Lorsqu'il y avait fête – c'est-à-dire presque chaque soir –, on me montait dans ma chambre un plateau d'argent chargé de toutes sortes de mets ou friandises et, parce que j'ai toujours singulièrement manqué d'appétit, ces croquembouches, ces pots de blanc-manger faisaient pour l'essentiel le régal de mes petits chiens.

Alors, tandis que la musique ponctuée de cris joyeux battait son plein, j'allais m'échapper dans le ciel... Car c'est ici, cher Andreas, que je dois te confier le secret le plus doux et le plus mélancolique de mon enfance : je suis né au pied d'une colonne que les Parisiens nomment celle des Sortilèges et c'est juché sur son entablement seul, dominant Paris endormi, que je devais former les résolutions qui décidèrent de ma carrière.



## Du haut de ma colonne...

Cette fière colonne, je la revois presque chaque nuit dans mes rêves. Elle a été bâtie par la reine Catherine de Médicis afin que ses astrologues puissent scruter les étoiles au travers d'une cage de fer – une sphère armillaire –, dont les cercles et les arceaux, lorsqu'on les voit de dessous, partagent le ciel en figures irrégulières. La veuve d'Henri II, voulant fuir le Louvre sitôt après le massacre de la Saint-Barthélemy, avait eu l'idée de faire élever là par son architecte Bullant un vaste palais qui se serait ordonné autour de cette tour. Ce bâtiment était resté à l'état de fondations et la colonne qu'elle avait fait ériger en premier lieu, pour tenter d'obtenir des magiciens les lumières qu'elle n'avait pu recueillir auprès des prêtres, était demeurée dressée, isolée, au milieu d'un chantier abandonné.

Mon arrière-grand-père, Charles de Bourbon-Soissons, fils du prince de Condé tué à Jarnac, devait reprendre plus tard cette construction pour en faire, en plein cœur de la cité, l'un des plus beaux et plus majestueux hôtels de Paris. L'enclos dans lequel il est bâti touche, d'un côté, à l'église Saint-Eustache où j'ai été baptisé et où, tout comme Louis XIV, j'ai fait ma première communion, de l'autre, à la rue Saint-Honoré, à deux pas du Louvre. Ses jardins s'étendent vers la Seine avec un grand miroir d'eau flanqué de quatre petits bassins agrémentés de jets, ainsi que de broderies de buis. Dans mon enfance, des jardiniers, tout comme dans les palais des rois, en bougeaient dans la nuit les caissettes de bois,

garnies de pensées ou de sauges, afin d'en faire varier à l'infini le dessin et la couleur, de telle sorte que, chaque matin, ébahis, nous ouvrions les yeux sur un décor changé.

Enfant, j'habitais au premier étage de l'aile nord de l'hôtel, à gauche de la cour d'honneur, et ma chambre donnait sur la courette dans laquelle avait été finalement emprisonnée la colonne. On pouvait y accéder par une porte contiguë à celle de mon petit appartement comme si, par l'espèce de connivence que j'ai toujours eue avec les astres, la tour de Catherine de Médicis avait été réservée à mon seul usage. J'avais là mon refuge, tout comme dans les parties hautes de l'église Saint-Eustache où il m'arrivait quelquefois de déambuler la nuit grâce à un vieux bedeau qui m'introduisait par la petite porte de la rue du Jour. J'ai toujours eu de la sympathie pour les corneilles, sans doute parce qu'elles partagent avec moi le goût de nicher dans les tours et que ma voix quelque peu perçante s'apparente à leurs cris. D'ailleurs, dès que j'eus cinq ans, mes frères aînés, tous beaux et fringants, ne m'appelèrent plus autrement que leur « Petit Oiseau ».

Cette colonne\* est éclairée en dedans par des barbacanes qui, parce que mes furtives ascensions furent toujours nocturnes, me renvoyaient faiblement la lumière de la lune. De cet escalier en colimaçon, j'ai monté maintes fois les cent quarante-sept marches : quarante-neuf de pierre, quatre-vingt-dix-huit de bois, et c'est sous la sphère armillaire, avec l'impression d'entrer dans une cage de fer, que j'ai passé nombre de mes nuits. J'y dormais même parfois et, lorsque je me réveillais, j'entendais les bruits de la ville, les cris des marchandes de la halle et ceux plus lointains des bateliers. Tel fut le refuge de mes premiers chagrins, surtout quand je venais de subir les moqueries de mes frères ou de mes condisciples à propos de ma demi-bosse, de mes jambes de héron, de mon nez retroussé...

\*La colonne des Sortilèges existe toujours. Elle se dresse au-dessus du jardin des Halles, à Paris, adossée à la Bourse de commerce qui, en 2020, est devenue la Fondation Pinault. Elle est le seul vestige de l'ancien hôtel de Soissons. La porte qui, à huit mètres du sol, la faisait communiquer avec le premier étage de la courette nord du bâtiment où Eugène a passé son enfance a été murée.

Disgrâce qui me valut aussi lorsque j'entrais au collège cet autre surnom de « Nez camus ».

Lorsque mes frères tapageaient jusqu'au milieu de la nuit, s'épuisant dans des danses sans fin, s'absorbant dans des parties de cartes qui se terminaient inmanquablement par quelque assaut d'escrime, Petit Oiseau se tenait sur sa colonne. Il fortifiait son courage de l'idée de pouvoir ainsi, à peu de frais, dominer le monde et se donner l'illusion, en étendant le bras puis en dépliant les doigts, de tenir Paris dans le creux de sa main. Je m'étais trouvé en plein milieu de la ville un poste de vigie et j'en faisais un bien meilleur usage que la reine Catherine qui avait fini par se dégoûter de ne pouvoir attirer autre chose dans cette cage de fer que l'annonce du malheur.

Mes trois frères aînés ne m'étaient sans doute pas hostiles. J'étais plutôt pour eux comme un étranger. Dès lors que je fus affublé de ma défroque ecclésiastique – petit collet et soutanelle noire –, ils passèrent près de moi sans plus me prêter d'attention qu'aux laquais qui, de nuit comme de jour, faisaient un va-et-vient incessant dans la maison. Je n'avais que deux alliés : le frère qui me précédait immédiatement, Emmanuel-Philibert, à demi muet tant il était timide et déjà atteint de la maladie pulmonaire qui devait le faire mourir jeune, et Louis-Guillaume de Bade, ce cousin plus âgé, né comme moi à l'hôtel de Soissons, le fils de ma tante Louise-Christine. Notre commune grand-mère, Marie de Bourbon, avait en effet pris en charge son éducation, estimant que « si l'on voulait étonner le monde, il valait mieux être nourri de l'air de Paris plutôt que de celui de Baden-Baden ».

Je n'avais que la cour ou les salons de l'étage noble à traverser pour le rejoindre, car il résidait chez cette aïeule, dans la partie de la demeure dite « douairière ». Nous échangeions nos livres et nous pouvions en discuter jusqu'à l'aube après les avoir lus. Nous étions ambitieux puisque Montaigne, Descartes et Gassendi faisaient le gros de notre bagage. J'allais quelquefois en sa compagnie, par permission spéciale, voir les tableaux du roi au Louvre et ceux de l'oncle Mazarin chez ma tante La Meilleraye. Nous visitions aussi

les églises de Paris car elles regorgent de merveilles. Son père faisait la guerre tout comme le mien, mais au service de l'empereur, dans le camp opposé. Il me donna les quelques premières leçons d'allemand qui devaient m'être d'une grande utilité plus tard. C'est vraiment une chose étonnante que Louis-Guillaume et moi soyons nés en même lieu, au cœur de Paris, avant de devenir l'un et l'autre à Vienne, des adversaires résolus de la France.

À l'heure où le plaisir battait son plein dans les salons illuminés de l'hôtel de Soissons, le sommet de cette tour était le seul endroit où je me sentais libre et léger. J'y pouvais arracher mon collet et, lorsqu'il faisait chaud, m'y mettre nu comme l'enfant qui vient de naître sans craindre d'offusquer les regards de la vue de mon corps débile. J'éprouvais avec volupté la caresse du vent mais aussi celle des étoiles et de la lune, car je reste persuadé que les astres sont bienveillants et qu'ils enveloppent d'ondes bienfaitantes ceux qui les observent avec amour.

Je fuyais la société, mais il était un événement que je n'aurais manqué pour rien au monde et que je m'enhardissais à aller contempler de près, du haut de l'escalier d'honneur, la tête coincée entre les balustres de la rampe. C'était la visite que le roi rendait rituellement à ma mère puisque, toujours et encore, cinq ans après son mariage et alors qu'il avait déjà des maîtresses, il n'aimait rien tant, dès lors qu'il se trouvait au Louvre, que de venir chez elle l'après-midi. Le cérémonial s'était modifié depuis la mort du cardinal. Il effectuait à présent cette courte promenade en carrosse, précédé de deux trompettes, flanqué de gardes du corps à cheval ou à pied. Le culte de la divinité du corps royal filait déjà au galop ! Lorsque l'équipage passait le porche et qu'un cri résonnait dans le vestibule : « Le roi ! Le roi ! », j'observais, j'ouvrais grands les yeux. Je me pénétrais de ce spectacle. J'admirais le monarque, jeune, beau, impérieux, tel Jupiter entrant dans la maison.

Comment ma mère,  
par hauteur de caractère,  
perdit l'affection du roi

La constance de l'amitié que Louis XIV eut pour Olympe fit longtemps l'étonnement de la Cour. Au mariage royal, à Saint-Jean-de-Luz, mon père, par un privilège inouï, fut placé dans le cortège avant les ducs et maréchaux de France et, dans les jours qui suivirent, on créa pour ma mère la charge de surintendante de la maison de la nouvelle reine. Elle bénéficia à ce titre d'un vaste appartement aux Tuileries qu'elle aménagea aux frais de la couronne, plus somptueusement encore que ceux qu'elle avait fait meubler à son goût à l'hôtel de Soissons. À touche-touche, sur un fond de damas nacarat, se côtoyaient des miroirs vénitiens et des tableaux de maîtres italiens ou français et, dans un étonnant bric-à-brac, s'égaillaient un mobilier d'argent et d'écaïlle, une profusion d'oiseaux-fées de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel qui voletaient partout et que de petits valets devaient remettre dans leurs cages de vermeil le soir. Et plus qu'auparavant encore, du fait de cette charge qui devint vite l'une des plus importantes de la couronne, elle arbora les plus belles toilettes ainsi que les plus somptueux bijoux tirés des cassettes léguées par Mazarin qui, toute sa vie, avait eu la folie des diamants et des rubis.

Olympe avait aussi hérité de son oncle, et plus particulièrement de l'Italie, la fascination des philtres, parfums et poudres de beauté

dont elle surveillait elle-même la fabrication. Cela se faisait à l'hôtel de Soissons même, dans un petit cabinet attenant à sa chambre. Elle y employait deux Florentins se parant du titre d'apothicaires qui étaient en vérité de simples arcanistes. Je pénétrais quelquefois furtivement dans ce réduit secret, accoutumant ces hommes à ma présence et prenant d'eux, grâce au goût pour les langues qui ne me devait jamais quitter, de salutaires leçons d'italien. Je m'initiais à leur contact à l'assemblage des élixirs qui devait demeurer jusqu'à aujourd'hui l'une de mes plus singulières passions. Ce petit laboratoire, destiné au départ à concevoir des choses aussi innocentes que des pains de toilette, des fards ou onguents de graisses animales et végétales, allait vite se transformer – à mesure que ma mère rencontrerait des traverses à ses caprices – en une officine concoctant de plus étranges substances qui lui devaient bientôt valoir de signalés déboires. J'ai gardé de l'une de mes visites dans ce cabinet, sitôt après avoir levé le couvercle d'une cuve de verre, l'affreuse vision d'un nœud visqueux et froid de vipères repues de crapauds dont il ne restait plus que quelques membres. Je sus plus tard que de leur mortel combat ces Florentins tiraient un suc qui, dilué dans de l'éther, produisait un poison foudroyant.

Ma mère vivant aux Tuileries mais remplissant sa charge au Louvre, qu'elle gagnait chaque matin en passant à pied par l'interminable galerie du bord de l'eau, parvint à régner rapidement sur l'esprit craintif de la reine Marie-Thérèse, au point que celle-ci se laissa gouverner par elle sans jamais soupçonner que, pendant quelque temps encore, elle était restée la maîtresse du roi. Cet ascendant devait continuer de s'exercer jusqu'à l'arrivée de la première véritable favorite qui fut, en 1663, l'année même où je naquis, la boiteuse La Vallière. C'est alors que, de dépit, profitant d'une absence prolongée de mon père, Olympe prit pour amant le marquis de Vardes, et c'est aussi dans ce même temps qu'elle se lia intimement avec une nouvelle venue à la Cour, Henriette d'Angleterre, qui venait d'épouser Monsieur, frère unique de Louis XIV. Mon père avait été envoyé en ambassade à Londres réclamer la main de cette princesse. Ma mère l'avait accompagné et c'est ainsi

qu'elle était entrée dans l'amitié de cette jeune femme, fraîche et innocente, impatiente de venir partager outre-Manche les plaisirs d'une cour qui passait à juste titre pour la plus joyeuse du monde. Olympe avait eu l'esprit de faire entendre finement à la future Madame – puisque c'est ainsi que s'appelle en France la belle-sœur du roi – que son mariage ne serait pas celui des contes d'amour, car son mari, et ce n'était un mystère pour personne, n'avait pas le goût des dames. Monsieur, à dessein de ne pas faire d'ombre à son frère aîné, avait de fait été élevé à la manière d'une fille. Et comme ma mère en savait déjà bien long, qu'elle avait vu dans sa famille se produire de pareils cas qui n'avaient pas empêché les femmes d'être heureuses, elle sut rassurer Henriette ; la persuader même que les demoiselles mariées à de tels messieurs trouvent des libertés que n'ont pas les autres épouses presque toutes affublées de maris jaloux. Elle devint dès lors sa confidente, son amie et ce fut elle qui guida ses premiers pas dans un dédale à la géographie infiniment plus compliquée que celle du palais Saint James.

Louis XIV n'eut pas pour cette belle-sœur les privautés qu'on lui prête, mais il fut charmé d'elle et, sur les compliments que lui en fit ma mère, il l'enveloppa dans l'intime faveur dont il comblait les familiers de l'hôtel de Soissons. Henriette, tout en vivant pour le public de la façon la plus digne avec son étrange mari, ne fut pas longue, avec la complicité de ma mère, à prendre pour amant l'élégant comte de Guiche. Dans le secret des appartements du Louvre, Vardes, ma mère, Guiche et Madame formèrent vite un quatuor auquel le roi se mêlait quelquefois, y trouvant une gaieté désespérément absente du cercle de la reine.

Mais j'en reviens au moment où Mlle de La Vallière devint la maîtresse du roi, car ce fut pour ma mère le premier pas glissé dans un labyrinthe d'acrimonie jalouse qui la devait bientôt perdre. Afin de briser net cette passion nouvelle, elle imagina avec Vardes une machination digne en tous points de celles qui avaient pu naître dans l'esprit retors de feu son oncle cardinal. Elle eut l'idée d'un faux habilement forgé par un Napolitain, l'un de ses secrétaires : une lettre supposée du roi Philippe IV d'Espagne prévenant sa sœur

Marie-Thérèse de son infortune. C'était vouloir prendre cette pauvre reine pour plus innocente qu'elle n'était puisque, bien sûr, depuis que La Vallière triomphait au bras du roi à la Cour, elle ne pouvait ignorer ce que cette femme était pour son mari.

Ce fut malgré tout un bel esclandre que mes parents payèrent d'un exil en Champagne dont mon père venait d'être nommé gouverneur. Telle fut la première entaille à l'étonnante estime que Louis XIV avait eue depuis toujours pour Olympe ; un coup dont elle ne devait jamais véritablement se relever puisque le roi qui, par pure politique, s'entendait souvent à accorder les apparences du pardon était d'un caractère à ne jamais rien oublier vraiment.

Colbert – Colbert dévoué à tout ce qui touchait au cardinal Mazarin qui avait fait sa fortune – obtint en 1667 le retour des exilés, mais rien ne fut plus jamais comme avant. Olympe, descendue du piédestal sur lequel elle s'était tenue pendant dix ans, la tête dans les nuées, se vit cantonnée dans une faveur rétrécie. Ses jours s'assombrirent. Son caractère s'aigrit. De triomphante et glorieuse qu'elle était, elle devint tracassière et ombrageuse. Elle commença par se brouiller avec la princesse Henriette qu'elle soupçonna très fort de l'avoir dénoncée dans l'affaire de la fausse lettre d'Espagne, puis rompit avec Vardes persuadée qu'il ne l'avait pas soutenue. Dans la surintendance, que, par un reste de bonté, le roi lui avait conservée, elle se mit à multiplier les maladroites. Elle parut en effet quelquefois – comme si sa beauté ne lui donnait pas déjà une manière de supériorité sur elle – vouloir rivaliser avec la reine par la somptuosité de ses parures. Elle se lança dans mille *brouillonneries* comme d'entrer en conflit avec Mme de Navailles, dame d'honneur pour laquelle le roi avait de l'amitié.

Le pire restait à venir pour porter ces humeurs tracassières à leur comble. Il prit un beau matin les traits de la superbe et hautaine Athénaïs de Mortemart, autrement dit Mme de Montespan qui, au printemps de 1669, devint à son tour la maîtresse du roi. Rien à voir avec la discrète La Vallière qui venait de quitter la Cour pour s'enfuir dans un couvent ! Celle-là, assurément, ne baisserait jamais la tête ! Elle tenait vissé au corps l'orgueil de la race des



Mortemart qui prétendait avoir été créée par Dieu avant même le ciel et la terre.

Il faut rendre justice à ma mère en lui reconnaissant, au-delà de toutes ses extravagances, le don de clairvoyance. Après avoir tenté vainement de lui faire barrage en jetant Mme de La Motte-Houdancourt dans les bras du roi, elle fut la première à estimer assez exactement le degré de fascination que cette déesse exercerait bientôt sur celui-ci. Mais elle prophétisa, avec la même justesse, que le prix que cette femme attachait à la belle apparence et aux splendeurs périssables par-dessus les pétilllements de l'esprit dont elle était pourtant dotée, la réduirait vite à n'être plus que capricieuse et causerait un jour sa perte. Ayant ainsi finement jugé de l'épaisseur de l'écorce de vanité de sa rivale, elle crut d'abord pouvoir la circonvenir par des présents somptueux. Or, dès lors que ceux du roi devinrent plus considérables, ces cadeaux qui avaient tout d'abord allumé de coupables étincelles de joie dans les yeux de la belle furent regardés par elle comme des marques de faiblesse et elle se prit à haïr ma mère sans pour autant lui rendre ses diamants.

Ajoute à cela, cher Andreas, que la nouvelle passion du roi avait l'appui de Louvois et qu'Olympe se l'était sottement mis à dos en lui refusant la main d'une fille qui venait de naître pour l'un de ses fils – celui qu'on devait connaître, lorsqu'il devint ministre, sous le nom de Barbezieux. Signalée bêtise, car cette sœur, Marie-Jeanne, eût été incomparablement plus heureuse en épouse d'un grand serviteur de l'État, vivant dans l'opulence au château de Meudon, plutôt qu'à courir les routes, sans le sou, avec ce gredin de La Bourlie... L'aventure de ce triste beau-frère est sans nul doute l'une des pires avanies qui se soient jamais abattues sur notre maison.

La guerre fut donc rapidement ouverte entre les deux femmes, et ma mère, à la manière italienne, c'est-à-dire dans la surenchère du paraître, crut encore, sottement, qu'elle l'emporterait en donnant des fêtes où se brûleraient autant de flambeaux de cire qu'à la Cour. Or, ce fut tout le contraire qui arriva. Louis XIV ne goûtait les débordements du luxe que lorsqu'ils se tournaient à la célébration de sa propre gloire. Les fêtes de Vaux qui l'avaient offusqué avaient

précipité la disgrâce de Fouquet, mais Olympe, dans son obsession de n'être pas surpassée, n'en avait pas retenu la leçon. Le roi cessa de l'embrasser en public ainsi qu'il était accoutumé à le faire et cela fut regardé comme une première marque de défaveur.

Mme de Montespan fut faite dame d'honneur de la reine en 1671 et son ambition, dès lors, se porta à obtenir la surintendance que ma mère – ce fut là son vrai génie – parvint à conserver huit longues années encore, puisque ce ne fut qu'à l'automne de 1679 qu'elle dut se résoudre à rendre les clefs d'or pendues à sa ceinture qui signalaient partout sa charge. Tel fut à coup sûr, ainsi qu'elle me le devait confesser trente ans plus tard lors des derniers entretiens que nous eûmes ensemble à Bruxelles un peu avant sa mort, le pire jour de sa vie.

J'anticipe quelque peu sur le cours de mon récit, mais le temps où ma mère dut capituler était déjà celui du complet changement d'humeur du règne. Mme de Montespan, nommée surintendante, mais ayant perdu cet ascendant de beauté qui lui avait permis de surclasser toutes les autres femmes, ne régnait déjà plus tant sur le cœur de Louis XIV, aussi cet office qu'elle obtenait après l'avoir attendu dix ans avait moins d'éclat et, même, au regard des plus informés, s'apparentait à un cadeau de rupture. La piété revenait au galop et, au travers des fumées d'encens qui montaient des autels, se profilait le règne d'une autre favorite que le roi allait prendre secrètement pour femme quand, quatre années plus tard, il se retrouva veuf. Cette femme avait vécu misérablement dans sa jeunesse, obligée de mendier sa soupe à La Rochelle et contrainte à dix-sept ans, pour ne pas mourir de faim, d'épouser le poète burlesque et cul-de-jatte Scarron. Elle était devenue par la suite marquise de Maintenon, grâce au soin qu'elle avait apporté à élever les enfants bâtards du roi et de Mme de Montespan. Ni ma mère ni la fière Athénaïs ne devaient comprendre et, à plus forte raison accepter, pareille nouveauté, de telle sorte qu'elles se précipitèrent l'une et l'autre, sans s'être jamais concertées, dans des entreprises ténébreuses qui visaient, par des moyens magiques, à ressaisir une faveur qui leur échappait.

## Mort d'un père qui ne m'a jamais aimé (1673)

Je perdis mon père pendant ces années où ma mère luttait et intriguait avec succès pour conserver sa charge.

Eugène-Maurice de Savoie, qui tenait de son oncle et parrain, le cardinal Maurice de Savoie, le second de ses prénoms, était né en 1635. C'est dire de nouveau, Andreas, à quel point je tiens à un monde révolu... L'auteur de mes jours aurait aujourd'hui cent ans ! Il succomba en 1673, à l'âge de trente-huit ans, quand je n'en avais pas dix, sans avoir jamais manqué de me montrer en quelle faible estime il me tenait. Dans les rares moments passés seul avec lui, il ne m'avait jamais dévisagé autrement qu'avec un air de désolation ou de mépris. N'en ayant ni l'allure ni la force physique, j'étais celui de ses fils qui correspondait le moins à ce qu'il pensait être en droit d'attendre d'un prince de sa maison.

Sa brusque disparition fut pour moi l'occasion de me poser d'étranges questions : Devais-je véritablement chérir le souvenir d'un homme qui m'avait voué à la prêtrise sans me prier de donner là-dessus mon avis ? Un homme qui m'avait fait tonsurer à l'âge de sept ans, par surprise, à l'issue d'une messe qu'était venu dire chez nous, dans la chapelle de l'hôtel de Soissons, monseigneur Hardouin de Péréfixe, l'archevêque de Paris d'alors ?... Presque chaque nuit depuis, je m'étais remémoré le bruit sec des ciseaux qu'avait reposés ce digne prélat sur un petit plateau de vermeil sitôt

après avoir coupé une mèche de mes cheveux blonds. Cette faible mutilation avait scellé imparablement mon sort à rebours de tous les rêves de chevauchée et de gloire que je faisais depuis que je raisonnais. On ne m'avait plus connu dès lors, dans Paris comme à la Cour, que sous le nom d'abbé de Savoie.

De plus, ce père n'était jamais là puisqu'il se tenait été comme hiver à l'armée dans le dessein sans doute de faire oublier que son père, le prince Thomas, avait fort mal servi la France. Il était colonel-général des gardes suisses et grisons du roi et possédait en propre le beau régiment de Soissons. La guerre était sa patrie et je dois reconnaître qu'il n'y démérait pas. J'avoue même – à contrecœur – que c'est de lui sans nul doute que me vient la vocation militaire. Il fut ainsi l'un des héros de la bataille des Dunes au cours de laquelle le jeune Louis XIV, âgé de dix-sept ans, après avoir respiré l'air putride d'une casemate, faillit mourir de maladie. Fait par la suite lieutenant-général, il fut le seul à prévenir le jeune roi que la campagne de 1673, la première d'une guerre qui venait brusquement de s'élargir à la Hollande, ne serait pas la promenade aisée et fulgurante que lui avaient promise Condé et Turenne. Le jeune monarque, qui partageait secrètement ses craintes, l'avait mis à la tête de la plus forte de ses armées, celle des mercenaires – vingt mille Suisses et dix mille Allemands –, avec pour mission de couper la route des Provinces-Unies aux secours qui pourraient leur venir des confins protestants de l'Empire. Hélas, lorsque mon père était parvenu à Soest, en Westphalie, à la fin du printemps de 1673, pour prendre son commandement, il avait été saisi de fortes convulsions qui l'avaient tenu alité toute une semaine sous sa tente. Allant mieux, croyant se rétablir par une cure à Wesel, il avait repris sa route, mais il fut frappé à Unna d'un redoublement de fièvres qui le fit mourir le 7 juin, alors même que le bâton de maréchal lui semblait promis à l'issue de la campagne.

Une disparition si brusque et si inattendue attisa les soupçons de crime, d'autant que plusieurs de ses familiers rapportèrent qu'il avait peu de temps auparavant exprimé la crainte d'être empoisonné. Tu imagines volontiers, Andreas, de quel côté se tournèrent les

regards... Le roi ordonna une enquête. Ma mère demeura impavide dans l'attente du verdict mais, finalement, les médecins, sans pratiquer aucune autopsie, opinèrent pour une crise d'urémie.

J'ai redouté ce père jusqu'à sa mort. Chaque fois qu'il rentrait de campagne, j'appréhendais ce qu'il me dirait sur ma mine chiffonnée et le peu d'intérêt que je semblais avoir pour le monde. Ses pires reproches concernaient mes lectures. Elles lui paraissaient être celles de demoiselles des couvents, puisqu'en effet – pour ne pas encourir davantage ses foudres depuis qu'il avait décidé de faire de moi un prêtre – je cachais obstinément le goût que j'avais depuis toujours pour l'histoire militaire. Chaque fois, comme s'il avait voulu s'appliquer à ne pas décevoir mes craintes, il m'humiliait et me mettait plus bas que terre avant de me renvoyer méchamment chez moi. Même après sa mort, je ne passais jamais devant la porte de ses appartements sans un pincement au cœur – comme s'il allait soudain réparaître pour me rabrouer... Une peur irraisonnée !

Ayant décidé une fois pour toutes que je serais le « petit abbé » de la famille, celui qu'on destine à prier pour la félicité terrestre et céleste du reste de la nichée, il m'avait toutefois, dans ce dessein, remis entre les meilleures mains du monde ; celles des disciples de Bérulle dont le collège, rue Saint-Honoré, faisait pratiquement face au porche de notre demeure.

De cela au moins je lui dois rendre grâce.

Quels hommes fins et délicieux que ces pédagogues ! Ils virent au premier coup d'œil, particulièrement le père Anguier, le plus cher de mes maîtres, que je ne serais jamais un bon serviteur de l'Église, que ma vocation serait toujours contrainte et que, sous l'enveloppe d'un corps faible, j'avais l'âme incandescente. Jugeant très exactement du caractère de mon père, ils résolurent de ne rien lui dire et de me soutenir en secret. Devinant mon goût pour l'art de la guerre, ils secondèrent mes desseins en orientant ma formation plutôt vers les sciences physiques et mathématiques que vers les enseignements qui débouchaient inéluctablement sur le *cursus* théologique. Très vite, ensuite, lorsqu'ils se furent aperçus de mes « capacités d'éponge », tant pour égarer les soupçons de ma famille,

qui aurait pu s'alarmer d'autant d'algèbre et de trigonométrie à l'usage d'un futur prêtre, que pour me procurer un passe-temps plaisant, ils me firent intégrer les classes de philosophie, d'histoire et de dessin qui, à l'Oratoire, forment la partie récréative de la pédagogie. Ils me firent aussi rencontrer des hommes venus à la piété sur leurs vieux jours après s'être illustrés dans la guerre. C'est ainsi que j'ai connu quelques anciens héros des batailles de la guerre de Trente Ans, des rescapés de Mardyck, Dunkerque, Lérída ou Zusmarshausen et c'est, par ces hommes de sens rassis, tous pieux, que j'ai d'abord paradoxalement humé l'odeur des champs de bataille. Je devais en conserver la conviction forte qui, plus que toute autre, je crois, allait être la clef de mes succès : l'idée qu'il existe une morale jusque dans la façon de se battre... Que la guerre a ses règles et ses devoirs qui permettent aux hommes qui la font de rester honorables dans la défaite comme dans la victoire.

Aubevoye  
(1673)

Ma mère, une fois de plus, fut sidérante de sang-froid.

À peine reçue la nouvelle de la maladie de mon père, elle s'était mise en route pour le rejoindre en Westphalie, puis, apprenant sa mort en chemin, elle s'était détournée et, plutôt que d'aller à Unna jouer les veuves éplorées, préféra aller trouver le roi pour obtenir en faveur de ses fils la survivance de ses charges. Dans cette équipée elle était accompagnée de mes deux frères aînés : Louis-Thomas qui, à quinze ans, devenait comte de Soissons et Philippe, l'abbé fier d'être abbé, pour qui elle espérait par l'occasion attraper encore quelque belle abbaye. Ma grand-mère, Marie de Bourbon, douairière de Carignan-Soissons, ainsi que ma tante de Baden-Baden l'avaient suivie.

Olympe savait fort bien qu'à Visé, où le roi avait installé son camp, elle s'aventurait en terrain miné ; qu'Athénaïs s'y trouvait et y régnait sans partage puisque Louis XIV était à cette époque amoureux d'elle comme jamais d'aucune autre femme auparavant. De plus, ma mère venait de commettre un terrible faux pas ; une faute si grave que bien peu de gens à la Cour pensaient qu'elle pourrait, cette fois, revenir sur l'eau. Sitôt mon père parti à la guerre, donnant une fois encore une fête éblouissante, elle avait en effet, au dernier carnaval, invité chez elle tous les gentilshommes anglais résidant à Paris, alors pourtant qu'on savait depuis plus d'un

mois que Londres avait décidé de s'allier à la Hollande, contre la France, dans la prochaine campagne.

De nouveau, donc, elle payait d'effronterie, assurant ceux qui la mettaient en garde de paraître devant le roi sans en avoir été priée qu'il était inconcevable qu'on puisse à la Cour nourrir de la rancune pour la veuve d'un héros. Soutenue de ses fils en grand deuil, croulant elle-même sous trois épaisseurs de crêpes qui ne dissimulaient rien de l'éclat de son regard noir rendu plus brillant encore par le rideau des larmes, elle s'était jetée au sol devant le monarque, esquissant le mouvement de lui vouloir embrasser les pieds.

– Que faites-vous, Madame ? s'exclama Louis XIV, stupéfait, lui prenant les mains pour la relever.

– N'ai-je pas le droit de vous demander pardon, Sire ? se récria-t-elle en mêlant force pleurs à ce cri sublime.

Le roi qui avait été au bord de se laisser attendrir, mais que Mme de Montespan surveillait du coin de l'œil, se reprit :

– Ah ! Madame, vous avez vraiment beaucoup d'esprit et aussi de grandes aptitudes... Il vous faudrait toutefois les employer de manière plus profitable.

Monsieur, frère du roi, qui était présent et avait été de tout temps bien disposé envers ma mère, intervint :

– Sire, donnez-lui-en l'occasion... Regardez ces superbes garçons qui sont, comme elle, éplorés. Ils brûlent de vous servir !

Ma grand-mère, que le roi avait toujours fort bien traitée parce qu'elle était née princesse de Bourbon, prit alors la parole pour rappeler les hauts faits de son défunt fils et les conseils de prudence qu'il avait été seul à donner, lors de la préparation de la campagne, contre l'avis de plusieurs maréchaux. Louis XIV parut l'entendre. L'affaire allait à coup sûr se régler au mieux des intérêts de la famille, mais Mme de Montespan profita de la nuit pour prendre sa revanche. Le monarque trancha le lendemain et ce fut en dépouillant mon frère : le gouvernement de Champagne irait au gros Vivonne, frère de la favorite, la charge de colonel général des Suisses et Grisons au fils aîné qu'elle avait eu du roi, le duc du Maine, pour



lors âgé de trois ans. Seul le régiment de Soissons restait à Louis-Thomas, filleul du roi... (Et peut-être aussi davantage, ainsi que je l'ai déjà suggéré.)

Après cette manière d'insulte faite à ma famille, ma mère, à laquelle Louis XIV n'avait pas osé demander la restitution de sa charge de surintendante et qui devait la conserver six longues années encore, se mêla de faire savoir à la Cour qui elle était en ordonnant pour le défunt des funérailles de prince. Outre la volonté de narguer le roi et sa maîtresse, Olympe avait sans doute aussi le désir – tant les Italiens sont habiles à abuser de la facilité que l'Église romaine procure aux pécheurs par un usage immodéré du pardon – de marquer quelque repentir envers un mari qu'elle avait, toute sa vie, fort mal traité.

La chartreuse d'Aubevoye, en bord de Seine, qu'on appelle aussi quelquefois celle de Bourbon-lès-Gaillon, est la nécropole des comtes de Soissons. Elle témoigne du goût d'un autre de mes grands-oncles, le cardinal Charles de Bourbon, archevêque de Rouen, catholique si opiniâtre qu'il devait accepter d'être fait roi par la Ligue, au préjudice d'Henri IV, son neveu, sous le nom de Charles X. Ce fut lui qui termina la construction de l'admirable château de Gaillon, conçu par le cardinal d'Amboise et qui, à la vue de celui-ci, éleva cette chartreuse afin d'y installer vingt-quatre religieux. Renfermant la mystique toute médiévale et austère des disciples de saint Bruno dans des bâtiments modernes, définitivement consacrés en 1652, Aubevoye devait être le dernier monastère créé en France pour des religieux de cet ordre.

Ce monastère, par ce mélange d'une ancienne forme de piété contenue dans la magnificence d'un décor neuf, convient à mon âme éclectique. J'aime ces contrastes. Ils sont comme les masques tristes du carnaval qui cachent des visages joyeux ou les volets de laque noire des cabinets à secrets qui, ouverts, découvrent de riantes perspectives. Rarement, lieu ne m'a tant charmé et ému, et aujourd'hui encore des terrasses de mon double palais d'été ou de celles du *Schloss Hof*, j'y songe comme à l'un des plus beaux

endroits de la terre. C'est avec la colonne de l'hôtel de Soissons l'image qui me revient sans cesse de ma jeunesse en France. C'est aussi le plus prégnant des souvenirs que je conserve des superbes paysages de ce royaume que le mépris d'un roi orgueilleux m'a contraint de quitter quand j'avais vingt ans.

La Seine s'y prélassait, paresseusement étalée dans un large méandre au pied des collines de Courcelles. On ne peut rêver nature plus harmonieuse ou plus riante, à ce point que, dans cet après-midi de l'été 1673 où je suivais avec mes frères le cercueil de mon père, je résolus que si ma mère poursuivait le dessein de faire de moi un religieux c'est là que je me retirerais pour me faire moine... Là, dans une cellule où, en compagnie d'un chat pour complaire à saint Bruno, je serais seul avec mes livres et mes recueils de gravures. J'ai songé souvent à ce qu'aurait pu être cette vie retirée si je m'en étais tenu à cette résolution... Je n'aurais fait aucun bruit dans un monde qui s'en serait sans doute mieux porté. Mais moi ? Aurais-je été heureux ? La réponse te surprendra certainement, Andreas, puisqu'elle est positive. Oui, c'est vrai, je suis capable d'imaginer m'être coulé dans une existence peuplée non pas de petites gens mais d'événements minuscules et de silences.

Aubevoye témoigne du goût des comtes de Soissons de la race de Bourbon pour la beauté ; elle aurait donc été aussi par là le lieu rêvé si je m'étais résolu à ce pieux ensevelissement. La chapelle en est aussi vaste et lumineuse que celle du collège de l'Oratoire où j'ai été instruit. Dans le réfectoire, le peintre Eustache Lesueur, que je regarde comme l'un des grands maîtres du temps de Louis XIII, a brossé vingt-quatre tableaux de la vie de saint Bruno. Son verger et son jardin des simples sont parmi les plus réputés du royaume, et les fruits et les légumes en sont recherchés jusqu'à Paris. J'aurais volontiers partagé la passion que ces moines ont pour l'activité des champs, pour l'amélioration des cultures et la création d'espèces nouvelles de toutes sortes de plantes vivrières ou fruitières. J'ai poursuivi ce rêve il y a peu encore, à soixante-dix ans passés, dans ma ferme du *Schloss Hof* où j'ai voulu acclimater quantité de végétaux inconnus et domestiquer toutes sortes d'animaux et

d'oiseaux... Les oiseaux, ces créatures de Dieu que je préfère entre toutes parce qu'elles peuplent les cieux en nous donnant l'idée de la liberté.

C'est à Aubevoye aussi que j'aurais voulu reposer, mais où je n'irai pas, puisque l'empereur Charles VI – toujours surprenant dans ses grâces – m'a fait l'honneur de me redire récemment qu'il mettait à ma disposition la chapelle Tirna de la cathédrale de Vienne afin que j'y puisse édifier mon tombeau.

## Les démons de la solitude

Ma mère, sitôt après la disparition de mon père, décida de se montrer plus sage. Sans doute estimait-elle que le personnage de veuve affligée lui serait utile dans les combats journaliers qu'elle devait désormais mener contre Mme de Montespan afin de conserver sa surintendance.

Mais, pour ce qui me regardait de plus près, malgré mes supplications et quelquefois mes pleurs – un enfant de dix ans a bien le droit de pleurer –, elle se refusa à changer quoi que ce fût à ce qu'avait décidé mon père et ne me fit pas quitter mon collet.

J'étais et je resterais le petit abbé de Savoie !

Au 1<sup>er</sup> octobre de 1673, jour de la Saint-Rémy, qui depuis toujours est la date de la rentrée des écoles, je revenais donc à l'Oratoire dans le dessein d'avoir un bagage de connaissances suffisant en grec et en latin pour pouvoir, à quatre ans de là, entamer ma théologie. Je m'y devais lier pour la vie, tout justement cette année-là, avec un garçon de cinq ans mon aîné : Henri Basnage de Beauval appelé à devenir l'un des plus grands érudits de son temps, l'auteur de l'*Histoire des ouvrages des savants*, répertoire de tout ce qui s'est publié dans les sciences depuis Gutenberg. Il était protestant, les oratoriens le savaient mais ils avaient en matière de différence des religions – sous réserve qu'il n'y eût pas de démonstrations de prosélytisme – une attitude beaucoup plus libérale que celle des jésuites. Basnage devait rester jusqu'à sa mort, et même après avoir choisi de s'exiler en Hollande lors de la révocation, l'un de mes plus

constants correspondants ; le dénicheur, à La Haye ou Rotterdam, de quelques-uns des plus beaux livres de ma bibliothèque.

Nous lisions tous deux avec ivresse, échangeant nos livres, les commentant. Montaigne, bien sûr – c'est par lui que j'ai véritablement compris les *Essais* –, mais aussi Malebranche, Descartes. En retour, je l'initiais aux historiens, à l'*Alexandre le Grand* de Quinte-Curce que je connaissais presque par cœur, à Thucydide, Tite-Live et Tacite... Le père Anguier, notre professeur, ne désapprouvait pas ces lectures qui auraient été suspectes dans la plupart des autres collèges... Il en parlait avec nous librement et ne faisait, quelquefois, que raisonner notre enthousiasme. Nous allions avec lui au théâtre entendre les tragédies des vieux auteurs : Corneille, Rotrou, Tristan l'Hermite, mais c'est Racine dont la langue nouvelle, les vers qui, mieux que la musique, troublent l'âme qui avait notre préférence. Je me souviens tout particulièrement de la querelle de *Phèdre*. J'avais alors quatorze ans. À deux jours d'intervalle, les 1<sup>er</sup> et 3 janvier 1677, sur ce même sujet de *Phèdre* et *Hippolyte*, furent créées la pièce de Racine et celle de Pradon. Chacun de ces auteurs avait ses partisans. Basnage et moi, avec nos bâtons cachés sous nos manteaux, étions chaque soir au parterre pour défendre Racine. Paris était alors la seule ville au monde à pouvoir se porter au bord de la guerre civile pour le théâtre.

Les nouvelles résolutions de sagesse d'Olympe, bien que procédant des plus froids calculs, apportèrent vite leur succès. Le roi revint insensiblement vers elle, la prenant même parfois pour confidente des démêlés de plus en plus fréquents qu'il avait avec sa maîtresse et, sans doute aussi, de la passion naissante qu'il éprouvait pour la gouvernante de ses enfants naturels : la veuve Scarron dont il venait de faire la marquise de Maintenon.

Louis XIV montrait encore bien de l'indulgence pour les nièces de feu le cardinal. Il avait pardonné ma mère après l'affaire de Vardes, faute si grave que la plupart des autres dames de la Cour l'eussent payée d'une relégation à vie. Il avait même soutenu ma tante Hortense lorsqu'en 1668, avec l'aide de son frère, Philippe

Mancini, le duc de Nevers, elle avait quitté avec éclat son mari, l'étrange La Meilleraye, duc de Mazarin. Passant la tête à la portière de son carrosse au moment où elle fuyait par les rues de Paris, elle s'était écriée comme aux plus beaux jours de la Fronde : « Point de Mazarin ! Point de Mazarin ! » Louis XIV en avait ri parce qu'il s'était pris lui aussi à haïr bien fort ce triste dévot depuis qu'il avait saccagé les statues du cardinal.

Hortense s'était réfugiée à Rome où elle avait retrouvé sa sœur, l'ancien amour de jeunesse du roi, Marie Mancini, devenue la connétable Colonna – ou Colonne, comme disent les Français. Leurs folies, augmentées quelque temps de celles du duc de Nevers, leur frère, venu les rejoindre, ne connurent dès lors plus de bornes, si bien que ce fut le connétable lui-même qui dut demander au pape son aide pour les chasser. Elles échouèrent alors à Turin où le duc de Savoie d'alors, le fils de Madame Royale, Charles-Emmanuel II, qui avait été autrefois fort épris d'Hortense, les accueillit à bras ouverts. Les folies de mes tantes en Piémont mais aussi en Savoie – puisqu'il fallait bien lorsque la duchesse en titre, Jeanne-Baptiste, fronçait tant soit peu les sourcils, faire passer ces dames du côté d'Annecy – feraient tout un volume. À la mort inopinée de Charles-Emmanuel en 1675 – disparition si brusque et si étrange qu'on la supposa criminelle, liée aux désordres que provoquaient dans le duché les ci-devant demoiselles Mancini –, elles durent toutes deux fuir. Marie retourna à Rome et, de là, s'en alla Madrid où je devais bientôt la retrouver ; Hortense passa en Angleterre où le roi Charles II, qui avait lui aussi fait jadis son galant, l'installa somptueusement en faisant d'elle l'une des égéries de Londres.

Olympe, ancrée dans ses résolutions nouvelles, par comparaison avec ses sœurs, faisait donc, dans la fin des années 1670, une manière de modèle de vertu. La société qu'elle recevait, tant aux Tuileries qu'à l'hôtel de Soissons, de folle et extravagante qu'elle était autrefois, s'était faite digne, presque compassée. L'Académie y venait au grand complet et les plus éminents prélats s'y laissaient voir. Mais, malgré tout – parce qu'elle ne pouvait vraiment pas s'en départir –, Olympe s'obstinait à pimenter ses fêtes de la présence de

personnages douteux, cachant au sein d'un parterre de gens d'esprit et de personnes respectables, cartomanciens, devins, sorciers... Cela devait bientôt causer sa perte mais, en attendant, cette société était si plaisamment composée, si bien conduite grâce au talent qui fut toujours le sien d'aiguillonner la conversation, qu'au bout d'un moment le roi lui-même ne dédaigna pas d'y faire de nouveau quelques apparitions.

Tandis que la surintendante se tenait aux Tuileries pour exercer sa charge, mes frères et moi étions abandonnés à un vieil intendant, M. de Tracy, qui buvait en cachette et ne disait rien de sensé après dîner, autrement dit dès le milieu du jour. Cet homme avait été autrefois au service du cardinal Mazarin et pour cela Olympe lui faisait une confiance aveugle. En vérité, nous n'avions pas d'autre autorité familiale dans la maison que celle de notre grand-mère, Marie de Bourbon qui, avançant dans l'âge et dans la dévotion, s'en remettait elle aussi à l'avis d'un vieux majordome, guère plus capable que M. de Tracy d'avoir le moindre ascendant sur cinq garçons turbulents et deux demoiselles, mes sœurs, qui commençaient de faire les pimbêches.

Le plus inquiet de notre sort était notre oncle, le frère aîné de notre père, Emmanuel-Philibert, prince de Carignan, le sourd-muet, et qu'on pensait alors contraint au célibat du fait de cette infirmité. Or, il vivait à Turin et ne pouvait qu'envoyer quelquefois l'ambassadeur de Savoie en France, M. de Saint-Maurice, s'enquérir de ce que nous devenions. À l'occasion d'un de mes nombreux séjours ultérieurs à Turin, j'ai pu me procurer la copie d'une des dépêches de ce diplomate échouée aux archives d'État de Savoie. Elle décrit assez exactement l'abandon dans lequel nous nous trouvions : « Ces princes se perdent absolument à l'hôtel de Soissons ; ils y sont tout le jour avec des femmes de chambre et des valets à jouer et à folâtrer. Ils n'en sortent jamais pour aller faire la cour au roi ; ils ne font aucune visite, ne fréquentent pas de gens de qualité, ne confèrent avec aucun homme d'esprit, mais escroquent le tiers et le quart et se battent ensemble. Que si leur gouverneur veut les châtier, les femmes de chambre maltraitent ledit gouverneur qui n'ose plus

dire un mot à ces princes, ce qui est d'un grand dommage car ils ont de l'esprit et de la gentillesse et ne manquent pas de bonnes inclinations quand on ose leur remontrer leurs manquements... »

Peu avant la Noël de 1675, je ne sais quelle mouche piqua mes frères. Sans en aviser notre mère, ni à plus forte raison notre grand-mère, ils organisèrent à l'hôtel de Soissons un bal d'enfants auquel ils donnèrent un nom ainsi qu'il est d'usage à la Cour. Ils en firent le *Ballet des Marmousets*, qui fut pour eux une première occasion de débauche dans leur propre demeure car ils imaginèrent de costumer toutes les petites servantes de la maisonnée en marquises afin, sans doute, de pouvoir plus noblement les bousculer dans les réduits et les corridors. Et, pour que la folie et la dérision fussent à leur comble, ils décidèrent que les plus jeunes des garçons conviés à cette bacchanale seraient habillés en filles. Supputant assez exactement quels seraient ceux qui prendraient le plus de plaisir à ce travestissement, ils choisirent avec assez de perversité les victimes de ce jeu stupide.

Je fus bien évidemment désigné parce que mes aînés faisaient des gorges chaudes, daubant sur le peu de goût que je montrais déjà pour les demoiselles. Mais Philippe, l'abbé content d'être abbé, et Louis-Jules, le chevalier de Soissons, que rien ni personne ne pouvait arrêter dans la surenchère des bêtises, eurent aussi la très mauvaise idée de vouloir déguiser en filles deux princes de la famille royale : Armand, devenu prince de Conti à l'âge de cinq ans, qui en avait alors seize et était sur le point d'épouser la fille que le roi avait eue de Mlle de La Vallière ; plus grave, le fils que cette favorite avait eu de Louis XIV, le petit comte de Vermandois, qui n'avait pour lors que huit ans. C'était un chérubin, un enfant dont la joliesse et la grâce annonçaient qu'il ne serait jamais un capitaine et qui, paré de perles, fardé, enfoui dans un nuage de mousseline, parut au beau milieu de cette fête, sur le perron du vestibule de l'hôtel de Soissons, innocent, riant aux éclats, comme un petit ange tombé du ciel. La mascarade l'enchantait, mais moi, qui avais quatre ans de plus, qui avais pris tout d'abord plaisir à me faire dorloter et



*Gabriel de Mirabeau*  
« Les amours qui finissent ne sont pas les nôtres »  
Lettres à Sophie de Monnier (1777-1780)  
La Bibliothèque d'Evelyne Lever  
(édition établie et annotée par Jean-Paul Desprat)  
*Tallandier, 2010*